

Karol KRZYŻOSIAK

De la perception de la science à la perception scientifique dans *L'Ève future* de Villiers de L'Isle-Adam

Une partie était proposée dont l'enjeu était, scientifiquement, un esprit.
L'Ève future

Dans le roman *L'Ève future* de Villiers de L'Isle-Adam, œuvre représentative du mouvement symboliste, on observe la présence de plusieurs types de discours scientifiques : ceux-ci contribuent à une satire pittoresque du positivisme. L'ambiguïté de la notion de science est ici l'effet d'une reconstruction poétique qui – loin d'être conforme aux véritables méthodes positivistes – émerge de la perception particulière des découvertes scientifiques de l'époque aux yeux de l'auteur. En même temps, dans le roman de Villiers, il se produit une vision caricaturale de perception de l'homme influencée par les discours scientifiques où la notion de vie humaine est privée de la dimension métaphysique, et l'homme lui-même est réduit au statut de l'objet de la réflexion scientifique. L'objectif de l'article est d'étudier la perception de la science par la littérature moderne qui reprend et abandonne certains concepts scientifiques, notamment ceux qui sont issus des sciences du vivant.

Perception de la science

Le mépris que manifestent les auteurs symbolistes envers la science dite « positiviste » et l'idéologie progressiste est lié à leur notion de la bourgeoisie. En effet, chez Villiers, science et bourgeoisie font un ménage grotesque et caricatural ; elles constituent, selon l'expression de Jacques Noiray, « des cibles faciles pour la verve satyrique » (Noiray 1999 : 16) de l'écrivain. Noiray va même jusqu'à dire qu'avec Bonhomet, personnage de plusieurs contes qui incarne l'archétype d'un positiviste naïf et obsessionnel, Villiers soutient une intimité masochiste reflétant la relation que les intellectuels romantiques, tels Baudelaire ou Flaubert, ont entretenue avec la *bêtise*. « Il y a dans cette cohabitation névrotique », poursuit Noiray, « une hostilité, une agressivité railleuse, en même temps qu'une fascination horrifiée, presque religieuse » (Noiray 1999 : 16). Il est donc important de souligner que la notion de science (toujours dans le sens que lui attribue le positivisme) apparaît chez Villiers comme inséparable de celle de la bourgeoisie, et qu'elles correspondent toutes les deux à la *bêtise* qui est, chez les romantiques, « une force obscure, satanique, un mal intellectuel et moral » (Noiray 1999 : 16).

Mais qu'est-ce que Villiers reproche à cette science démoniaque ? Parmi les vices inexcusables que l'écrivain attribue à *l'esprit scientifique*, Noiray énumère surtout un « quasi-simiesque atrophie du Sens-surnaturel » et une « espèce d'ossification de l'âme ». La science n'est par ailleurs qu'une « souriante vieille aux yeux clairs », une illusion de plus qui trompe le regard fasciné de l'homme comme le faisaient toujours les astuces sataniques (Noiray 1999 : 16). Une telle image de la

science correspond par ailleurs au symbole de la Chimère chez Flaubert : c'est donc une force qui attire l'homme, qui le fascine, et qui le pousse vers l'Inconnu en lui promettant des délices de la Connaissance. Peu importe s'il s'agit de la tromperie de l'idéal religieux ou scientifique : dans ce sens, la « spiritualité scientifique » constitue une forme de culte moderne qui substitue la science « positive » à une divinité. On comprend dès lors que la science est chez Villiers une nouvelle idole et, en tant que telle, elle menace d'obscurcir le regard de l'homme.

Mais ce qui fait l'objet du mépris de Villiers, ce n'est pas exactement la science théorique. Comme le souligne Noiray, la notion de science « enveloppe aussi les applications techniques, car l'auteur ne distingue jamais la science de ses produits » (Noiray 1999 : 17). Il s'agit donc de tout l'inventaire fécond qu'a développé la technologie à l'aide des sciences naturelles dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, y compris surtout les machines ou les appareils d'usage quotidien censés en principe assurer le bien-être des individus dans la société progressive. De la même manière, lorsqu'en 1895, Brunetière proclame la banqueroute de la science, il emploie cette notion comme *totum pro parte* des tendances positivistes de l'époque, y compris la science (la physique, la chimie, l'anthropologie et même l'histoire), la technologie, le progrès et le naturalisme dans le roman (Brunetière 1895 : 20-21).

Bien que Villiers n'adhère dans aucune mesure aux idées du progrès ni du positivisme en général, il en révèle néanmoins une certaine fascination : celle du poète envers le fantasque. Mais, comme l'indique Deborah Conygham :

Il faut résister à la tentation d'affirmer que l'attitude de l'auteur est ambiguë, que d'une part il hait la science mais que d'autre part il en subit la fascination. Ce conflit n'existe pas chez Villiers, dont l'attitude envers la science est cohérente, et s'accorde bien avec l'ensemble de sa philosophie. On a tort de considérer comme une volte-face ou comme une contradiction le rôle important et sérieux attribué à la science dans *L'Ève future* (Conygham 1975 : 99).

Il faut admettre que la façon dont Villiers représente dans son œuvre la science et la technologie ne consiste pas qu'en raillerie impitoyable. On observe dès le début de *L'Ève future* un éloge hyperbolique d'Edison, « l'homme qui a fait prisonnier l'écho » et de son travail. Le savant est aussi un artiste : « le merveilleux inventeur », « le magicien de l'oreille », « un Beethoven de la Science » (Villiers 1957 : 1-2), etc. N'ignorons d'ailleurs pas l'usage de la majuscule : qu'il s'agisse du discours indirect libre où le narrateur devient le porte-parole du personnage principal, ou des descriptions plus ou moins objectives, la Science apparaît dans *L'Ève future* comme une instance sacrée, même absolue, comme c'était le cas de l'Art ou de la Poésie chez les écrivains et poètes romantiques. Il serait donc injuste de ne voir en Villiers qu'un adversaire implacable de la science et du progrès car son attitude oscille entre une méfiance avisée envers l'enthousiasme irréfléchi pour la science des Bouvard et des Pécuchet d'un côté et, de l'autre, une admiration curieuse pour les véritables savants et inventeurs.

Villiers aurait beau apprécier le côté « hermétique » et mystérieux de la science représentée par les savants, ce qui le dégoûte, c'est surtout la popularisation des nouveautés par les journaux, les revues, les brochures illustrées qui émerveillent

et stupéfient le grand public en propageant des notions simplifiées du progrès (Noiray 1999 : 17). L'écrivain y aperçoit une menace de la dépréciation générale de la vie intérieure, de la spiritualité, et de l'art en conséquence, au profit des valeurs bourgeoises, comme l'utilité sociale mal conçue, le matérialisme, la suprématie du bien-être, soutenus cette fois-ci par des notions dévoyées de la vérification empirique et des données « concrètes » des sciences naturelles.

Mais à côté de ce dédain méfiant, il existe aussi la fascination et la curiosité. Noiray indique deux articles consacrés au personnage de Thomas Edison, parus dans la presse en 1878 dans *La Nature* et dans *L'Illustration*, ou encore une brochure du vulgarisateur Pierre Giffard, *Le phonographe expliqué à tout le monde*, comme les sources principales inspirant l'entreprise de Villiers. De ces textes, certainement importants pour mieux comprendre la création romanesque du personnage d'Edison, ce qui nous intéresse, c'est surtout la représentation de la science elle-même que Villiers construit à travers les propos savants de son héros. Parmi les sources scientifiques dont se nourrit l'imagination de Villiers, on retrouve des travaux du chimiste Pierre Berthelot, du physiologiste Jacob Moleschott ou du physicien William Crookes que Villiers s'autorise à citer, comme l'observe Ponnau, avec une pertinence inégale (Ponnau 2000 : 19).

Il s'agit donc, du point de vue narratif, de produire une illusion vraisemblable d'une entreprise technologique visant à créer un être vivant à l'aide des moyens fournis par la science et ses produits. À cette intention, Villiers doit adopter dans son œuvre un langage savant qui rendrait la tâche d'Edison vraisemblable aux yeux du lecteur. En même temps, pour que l'illusion ne soit pas facile à réviser, il faut que ce langage savant se caractérise par un certain niveau d'ambiguïté, ou du moins d'une *exactitude sélective*. Un tel procédé narratif exige à la fois une application consciente des termes vagues de la science, et des sous-entendus qui apparaissent comme évidents dans les paroles d'Edison. Ainsi, en expliquant à Lord Ewald le processus de la fabrication de la chair artificielle, Edison appuie ses propos par les plus simples faits biologiques concernant le corps humain : « La chair se fane et vieillit » ; et pour contraster la chair humaine avec celle que l'inventeur fabrique : « ceci est un composé de substances exquis, élaborées par la chimie, de manière à confondre la suffisance de la "Nature" », et enfin, pour mieux appuyer ses propos : « du, reste, lisez Berthelot » (Villiers 1957 : 85). En même temps que la rhétorique d'Edison – par la généralisation, l'ambiguïté des termes et la référence à l'autorité scientifique de Berthelot – est censée convaincre le défiant Lord Ewald, elle sert aussi à créer un trompe-œil qui fait appel à la perception du lecteur. On constate alors que les explications savantes d'Edison fonctionnent dans le roman à deux axes : premièrement, à l'axe horizontal, Edison cherche à légitimer son entreprise devant Ewald ; deuxièmement, à l'axe vertical, les propos d'Edison servent à créer une illusion de véracité scientifique qui contribue à la vraisemblance du roman. Lord Ewald et le lecteur se trouvent ainsi dans une position pareille : ils sont tous les deux éblouis par le discours scientifique envers lequel leur méfiance ne peut que céder. Ils ont beau hésiter encore : « Je vous le répète, mon cher génie [...], ce que vous dites n'est qu'un rêve, aussi effrayant qu'irréalisable ! » (Villiers 1957 : 93). Ils manquent

tous les deux de connaissances pour mettre en question la légitimité des paroles séduisantes des deux magiciens : Villiers et son héros.

Perception scientifique

Voilà votre amour !

L'Ève future

Villiers fait de son *Ève future* une « légende moderne », comme il le suggère dans l'avis au lecteur. Cet oxymore indique un caractère double ou même ambivalent du roman : d'un côté, l'auteur insiste sur la qualité universelle de son œuvre, en lui attribuant des traits d'un ancien conte populaire ou d'un récit fondateur du temps fabuleux (comparaison d'Edison à Faust, allusions à la Genèse) ; de l'autre côté, l'adjectif « moderne » implique une certaine actualisation, la *modernisation* d'une vieille légende ... qui sera encadrée dans un décor contemporain. Selon la formule de Gwenhaël Ponnau, c'est une modernité « se projetant audacieusement dans l'avenir » (Ponnau 2000 : 1). Il s'agit donc d'éclaircir des anciens problèmes, des questions fondamentales de l'existence humaine, par la mise en scène des éléments essentiels de la modernité : l'esprit scientifique, le progrès, la technologie.

Le rôle du discours scientifique dans *L'Ève future* ne se borne évidemment pas à la fonction réaliste du roman. Puisqu'il s'agit d'une *légende-moderne*, la représentation de la science confrontée aux notions métaphysiques provoque aussi des questions philosophiques concernant la perception et les capacités cognitives de l'homme, la morale, le dualisme et la frontière entre le vivant et le non-vivant.

En quoi donc consiste ce que j'appelle la « perception scientifique » ? Il s'agit avant tout d'un regard *épuré* de toute influence métaphysique, un regard porté sur la réalité dont tous les éléments échappant à la vérification empirique sont exclus. Afin de l'atteindre, comme l'indique Michel Foucault dans *Naissance de la clinique*, il faut limiter la parole de l'imagination : toute théorie apriorique par rapport à l'observation doit se taire en cédant la place à la parole unique des objets observés (Foucault 1999 : 141). Un tel regard silencieux serait le seul qui permette un jugement objectif. En outre, Edison, la figure incarnant une telle attitude dans *L'Ève future*, ne s'intéresse pas à ce qui dépasse les limites de la description scientifique ainsi comprise. Il est significatif que l'inventeur lui-même, une fois ayant quitté les « domaines de la vie normale, de la Vie proprement dite » pour parler des phénomènes électromagnétiques, se déclare incapable d'expliquer « la nature de ce qui en fait mouvoir les anneaux » (Villiers 1957 : 77).

Les conséquences de cette attitude sont révélatrices : c'est par l'explication même du fonctionnement de l'Andréïde que l'inventeur démontre une vision réductrice de l'être humain. Toute simplicité – assez démonstrative, il faut le dire – avec laquelle Edison conçoit son être artificiel ne sert en effet qu'à encadrer la constitution complexe de l'être humain dans les catégories du mécanisme animalier, des processus physiologiques, des réactions chimiques et des décharges électriques qui vivifient le corps. Par exemple, Edison constate d'un ton indiscutable que sa création ne sera « *qu'un peu plus animée par l'électricité que son modèle* » (Villiers 1957 : 99). Ainsi, tout en fournissant des preuves de la limpidité du

fonctionnement de son invention, il les met en évidence par analogie dans le fonctionnement du corps humain.

Un tel procédé narratif implique de graves conséquences dans la dimension philosophique du roman. Selon Edison, la composition constante de la chair artificielle prouve que son Andreïde sera « plus identique à elle-même... qu'elle-même », parce que « pas un jour ne s'envole sans modifier quelques lignes du corps humain et que la science physiologique nous démontre qu'il renouvelle *entièrement* ses atomes tous les sept ans environs » (Villiers 1957 : 29). Cette constatation – qui évoque d'ailleurs l'ancien problème de l'identité du bateau des Argonautes – conduit l'inventeur à questionner l'identité du corps humain : « Est-ce qu'on se ressemble jamais à soi-même ? Alors que nous avons d'âge une heure vingt, étions-nous ce que nous sommes ce soir ? » (Villiers 1957 : 29). En effet, les découvertes récentes des sciences du vivant permettent d'actualiser le problème qui appartenait autrefois au domaine de la philosophie, tout en modernisant les composants. Or il ne s'agit plus de la reconstruction hypothétique d'un bateau mythique, mais bien d'un phénomène propre à tout corps animal, y compris à celui de l'homme.

En construisant les explications fournies à Ewald par Edison, Villiers joue d'une manière très sélective avec des généralisations incontestables issues de la physiologie et des idées reçues sur elle. Ainsi, à la question d'Ewald à propos de l'usage de fer dans les articulations de l'Andreïde, il répond tout simplement : « le fer n'entre-il pas dans les composants de notre sang ? De notre corps ? – Les docteurs nous le prescrivent en maintes circonstances » (Villiers 1957 : 115-116). Les éléments de la chimie du corps révélés par Edison – qui pouvait d'ailleurs les avoir lus chez le physiologiste néerlandais Moleschott – ne sont donc pas très détaillés. Ces ellipses permettent de créer dans la narration une illusion réaliste du corps artificiel toujours en référence au corps humain dont la spécificité n'est exposée que dans des allusions vagues aux faits biologiques.

Un bref aphorisme de Moleschott, cité au début du chapitre IV du Livre Deuxième, caractérise le mieux cette ambiguïté des propos scientifiques dans le roman de Villiers : « *Sans phosphore, point de pensée* ». Voici encore une référence – sélective et non expliquée – à une autorité scientifique, qui fait partie de l'image satyrique de la science en suggérant que cette dernière tente de réduire les phénomènes de la vie psychique aux réactions chimiques. Et pourtant, bien que Moleschott se soit effectivement servi de cette formule, ses propos ne sont pas aussi simplistes que l'indiquerait l'usage qu'en fait Villiers :

La formation et par suite la fonction du cerveau dépendent de la graisse phosphorée. Aussi a-t-on dit en plaisantant qu'un homme intelligent a beaucoup de phosphore dans son cerveau. *Aucun physiologiste ne prendra cela au sérieux ; la composition d'un organe souffre autant du trop que du trop peu.* La surabondance n'est pas à craindre ; les lois normales, qui sont les conditions de la nutrition des tissus, ne permettent pas un arrivage excessif d'une partie constitutive seule ; mais la fonction souffre si cette substance n'arrive qu'en trop faible quantité. Par conséquent, il ne faut point croire qu'il y ait chez les penseurs un excès de phosphore. Et pourtant le principe reste vrai : *sans phosphore point de pensée* (Moleschott 1866 : 143).

Villiers, d'ailleurs lecteur sans doute attentif, semble ne pas se soucier du contexte ni des détails exposés par le chimiste. Néanmoins, il ne serait pas tout à fait juste de l'accuser d'ignorance dans le domaine des sciences naturelles. La simplification qu'il emploie volontairement dans sa perception de la science permet de douer ses personnages d'une perception particulière de la vie, influencée par la perception même de la science que l'écrivain leur impose. Par ailleurs, admettant même que Moleschott fût adhérent de l'école scientifique radicale selon laquelle la chimie était censée « remplacer dans les êtres vivants toutes les forces anciennes » (Debrou 1869 : 91), il faut reconnaître que dans le fragment cité, ses propos ironiques visent certaines idées reçues répandues sur la chimie du cerveau dont les échos se retrouvent par exemple chez Balzac ou Feuerbach (Janet 1865). C'est de cette ironie même qu'émerge le comique caricatural du roman de Villiers. On peut constater par là que la satire de Villiers n'est pas dirigée contre l'homme de science, mais contre la perception dévoyée de cette science.

Cependant, dans l'entreprise surhumaine d'Edison, le lecteur et Lord Ewald ne sont pas les seuls à convaincre. Ayant appris qu'Ewald et son amante possèdent un chien, Edison se déclare capable de tromper les sens de leur favori :

Cet animal [...] est doué d'un flair si puissant que les êtres vivants viennent, pour ainsi dire, se peindre, en leurs émanations, au centre nerveux des sept ou huit cornées dont dispose son appareil nasal. [...] Si donc j'abuse, à ce point, les organes (supérieurs aux nôtres en acuité) d'un simple animal, – comment n'oserais-je pas défier le contrôle des sens humains (Villiers 1957 : 98-99) ?

Ce fragment est remarquable pour plusieurs raisons. Premièrement, il juxtapose la perception canine avec la perception humaine ; en conséquence, la façon humaine de se représenter le monde extérieur est ici relativisée, et dans une certaine mesure, prouvée plus faible, « moins acuité », que celle de l'animal. Deuxièmement, la description du processus cognitif du chien, et surtout l'usage ambigu du terme « cornée » donne à réfléchir. Est-ce une métaphore qui déplace un élément de l'appareil oculaire vers les cavités nasales pour suggérer que le chien voit en effet à l'aide de son flair, ou n'est-ce simplement qu'un emploi erroné du terme oculiste dans le domaine de la rhinologie ? Selon Littré, la cornée est la « tunique transparente de l'œil, et la plus épaisse, celle qui en revêt le cinquième antérieur, par laquelle pénètrent les rayons lumineux et qui laisse voir la couleur du fond de l'œil » (Littré 1873-1874). Il semble que Villiers pût confondre ici la *cornée* de l'œil avec les *corners* qu'on retrouve en effet dans les cavités nasales du chien. Quoi qu'il en soit, encore plus intéressant paraît ici l'usage du terme « émanation » qui suggère la provenance des phénomènes perçus par les êtres vivants d'une réalité supérieure, voire *idéale*, dont on ne perçoit que des reflets.

Il est donc essentiel d'observer qu'au relativisme de la perception animale correspond chez Villiers cette perception idéaliste du monde, propre au mouvement symboliste. On en retrouve des traces aussi quelques pages avant, lorsque Edison met en doute d'autres sensations dont celles de la vue :

Nous ne voyons des choses que ce que leur *suggèrent* nos seuls yeux ; nous ne les concevons que d'après ce qu'elles nous laissent entrevoir de leurs entités mystérieuses ; nous n'en possédons que ce que nous en pouvons éprouver, chacun

selon sa nature ! Et, grave écureuil, l'Homme s'agite en vain dans la geôle mouvante de son MOI, sans pouvoir s'évader de l'illusion ou le captivent ses sens dérisoires (Villiers 1957 : 95) !

Edison lui-même apparaît ici comme un personnage ambigu : d'un côté, il représente ce regard scientifique épuré de toute notion métaphysique, de l'autre côté, c'est paradoxalement sa perception scientifique du monde matériel qui le fait adhérer à l'idéalisme en le rapprochant de l'école cartésienne ou même des enseignements de Platon. Comme le souligne W. Malinowski : « L'affirmation de la structure essentiellement idéale de l'univers et la critique constante des données des sens font partie intégrante de la pensée de Villiers » (Malinowski 2003 : 63). La science fournit ainsi des moyens efficaces pour tromper la perception de l'homme. Par exemple, la complexité de l'odeur de la chair féminine n'est qu'une « *réalité chimique* » (Villiers 1957 : 244) faisant appel au sentimentalisme de Lord Ewald, c'est donc la perception idéaliste de ce dernier qui transforme en passion les données empiriques.

On a démontré que dans le roman de Villiers, les propos d'Edison concernant la mécanique du corps artificiel s'appuient surtout sur les données fournies par la physiologie. Les paroles persuasives de l'inventeur visant à assurer son ami – et à la fois le lecteur – dans la légitimité de ses prétentions créatrices ont un caractère double : d'un côté, Edison fait incessamment référence à l'idéalisme propre au mouvement symboliste, il joue même avec des notions religieuses en appelant son entreprise *transsubstantiation* (Villiers 1957 : 74) ; de l'autre côté, il représente dans le roman l'attitude d'un scientifique idéal qui n'est plus un positiviste naïf comme Tribulat Bonhomet. Et c'est par les arguments construits à la base des sciences du vivant qu'il fait constamment appel à la perception de Lord Ewald, afin de lui démontrer le caractère illusoire de tout ce qu'il perçoit.

Le rôle des discours scientifiques employés dans le roman de Villiers est alors paradoxal : autant les explications du fonctionnement de l'Andréide servent à démontrer par analogie la nature matérielle des mécanismes vivifiant le corps humain (sans qu'il y ait besoin de notions métaphysiques) que ces explications même révèlent des limites de la perception humaine confrontée inévitablement à la tromperie des sens. On dirait par conséquent que l'habileté, l'excellence d'Edison en matière scientifique fournit des preuves contre la toute-puissance de la science et contre les espérances des positivistes de pouvoir envelopper du regard scientifique l'être humain en sa totalité. Comme l'observe Conygham : « la science dans *L'Ève future* est la science idéale d'une philosophie *positive* et non positiviste » : elle est « la méthode d'organiser le physique au service du métaphysique » (Conygham 1975 : 100). C'est, de cette manière, la science elle-même qui reconnaît ses limites.

UNIVERSITÉ ADAM MICKIEWICZ DE POZNAŃ
doctorant
karol.k@amu.edu.pl

BIBLIOGRAPHIE

BRUNETIÈRE, Ferdinand (1895). *La science et la religion*, Paris : Firmin-Didot.

DEBROU, Toussaint (1869). *La Vie, différentes manières de la concevoir et de l'expliquer*, Orléans : H. Herluison.

CONYGHAM, Deborah (1975). *Le silence éloquent*, Paris : J. Corti.

FOUCAULT, Michel (1999). *Narodziny kliniki [Naissance de la clinique]*, Warszawa : Wydawnictwo KR.

LE FEUVRE, Anne (1999). *Une poétique de la récitation : Villiers de l'Isle-Adam*, Paris : Honoré Champion.

LITTRÉ, Émile (1873-1874). « Cornée », *Dictionnaire de la langue française*. Paris : L. Hachette. Version électronique créée par F. Gannaz, [en ligne], URL : <http://www.littre.org>. Consulté le 1^{er} janvier 2017.

MOLESCHOTT, Jacob (1866). *La Circulation de la vie*, Paris : Germer Baillière.

MALINOWSKI, Wiesław Mateusz (2003). *Le roman du symbolisme*, Poznań : Wydawnictwo Naukowe UAM.

NOIRAY, Jacques (1999). *L'Ève future ou le laboratoire de l'Idéal*, Paris : Belin.

PONNAU, Gwenhaël (2000). *L'Ève future ou l'œuvre en question*, Paris : Presses Universitaires de France.

RAIMOND, Michel (1966). *La crise du roman*, Paris : Jose Corti.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, Auguste de (1957). *L'Ève future*, Paris : Le Club du meilleur livre.